

Le **GLORIA**

Situation

Pièce ajoutée au rite d'entrée pour les jours de fête, l'hymne du Gloria, que les grecs appellent la « Grande doxologie », prolonge la supplication du Kyrie par une prière de louange. Entre le chant d'entrée et l'oraison, il complète le couple essentiel de la demande chrétienne : demande-action de grâce.

Hymne du matin, il met dans la bouche de la communauté qui vient de s'assembler les expressions les plus traditionnelles et les plus riches de l'Eglise en prière.

Chef-d'œuvre de prose lyrique, il est, de toutes les pièces de l'ordinaire, celle qui appelle le plus impérieusement le chant et suppose une expression musicale.

J. G.

Notes historiques

Le texte du Gloria nous est parvenu dans une double recension :

- Celle des *Constitutions Apostoliques*, VII, 47, 1-3, dont le texte, remanié sans doute par un auteur arien, est adressé uniquement au Père.
- Celle du *Codex Alexandrinus*, qui recouvre pratiquement le texte du missel romain (1).

Pas plus que le Kyrie ou le Credo, cette hymne ne fut composée pour la liturgie de la messe. Avec l'antique chant *Joyeuse Lumière* et le *Te decet laus*, elle faisait partie du trésor des anciennes hymnes que la piété chrétienne, en continuité avec la tradition du Nouveau Testament, avait inventées en l'honneur du Christ Jésus (2). Selon les *Constitutions Apostoliques*, elle se chantait comme prière du matin. C'est également à la louange matinale que la rattache Athanase (3), en compagnie du Psaume 62 (« O Dieu, toi mon Dieu, je te cherche dès l'aurore ») et le Cantique des trois Enfants (Dan. 3, 57-88). Elle s'introduisit à la messe romaine à la faveur de la liturgie de Noël : une hymne qui s'ouvrait par le chant des anges à Bethléem, ne convenait-elle pas parfaitement à la messe de la nativité du Seigneur ? D'après le *Liber Pontificalis*, le pape Symmaque (498-514) en étendit l'usage aux messes célébrées par les évêques aux dimanches et fêtes des martyrs. Il était normal — et si humain — que les prêtres aient voulu imiter les évêques sur ce point, en obtenant le droit de chanter le Gloria à leur propre messe. Ce fut chose faite au 11^e siècle.

L. D.

(1) On trouvera ces textes dans F.-X. FUNK, *Didascalia et Constitutiones Apostolorum*, t. 1, p. 454-456. — Sur l'influence considérable des luttes ariennes et anti-ariennes à l'intérieur de la liturgie et de ses formulaires, voir J.-A. JUNGMANN, *Tradition liturgique et problèmes actuels de pastorale*, Le Puy, 1962, p. 15-86.

(2) On trouvera un inventaire des hymnes bibliques et patristiques primitives dans L. DEISS, *Hymnes et Prières des premiers siècles*, Coll. « Vivante Tradition », 2, Paris, 1963.

(3) *De Virginitate*, 20 ; PG 28,276.

Signification biblique

■ Le début du Gloria est emprunté à l'hymne des anges de Bethléem. On sait que, selon les données de la critique textuelle biblique, deux traductions sont possibles.

1. La première est celle qu'a retenue le missel romain :

Gloire à Dieu au plus haut (des cieux)
et sur terre paix aux hommes de sa bienveillance.

Les « hommes de sa bienveillance » sont ceux sur qui repose la bienveillance de Dieu. La traduction « aux hommes que Dieu aime » rend donc parfaitement le sens du texte biblique. En revanche, la traduction « aux hommes de bonne volonté », pour vénérable qu'elle soit, ne rend pas le message de la Parole de Dieu. La paix est un bien messianique qui, dans la perspective biblique, est essentiellement le fruit de la bienveillance divine. L'homme ne peut que l'accueillir et la faire fructifier.

2. La seconde traduction est utilisée par certaines liturgies orientales. Elle se présente dans un rythme ternaire extrêmement puissant :

Gloire à Dieu au plus haut (des cieux)
et sur terre, paix,
aux hommes, bienveillance (de Dieu).

Le texte rappelle manifestement l'acclamation joyeuse que les disciples adressaient à Jésus lors de son entrée messianique à Jérusalem :

Toute la foule des disciples, transportés de joie, se mit à louer Dieu d'une voix forte, pour tous les miracles qu'ils avaient vus, disant : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Au ciel, paix, et gloire au plus haut des cieux. (Luc 19,37)

■ Les dernières acclamations du Gloria se trouvent dans les liturgies orientales au rite de la communion. En présentant le corps du Seigneur à l'assemblée, l'évêque proclame : « Les choses saintes aux saints ». Le peuple répond alors par les acclamations suivantes :

Un seul Saint, un seul Seigneur ;
Jésus-Christ, qui est béni dans les siècles,
à la gloire de Dieu le Père. Amen ! (4).

■ On a relevé que le texte du Gloria rassemblait dans un plaisant désordre littéraire les éléments les plus divers de la prière chrétienne : on adore Dieu, on lui rend grâce, on bénit son nom, on implore le pardon des péchés, on lui demande de manière très générale de « recevoir notre prière ». La note dominante de cette symphonie d'acclamations et de supplications reste cependant la glorification de Dieu. D'une part, le texte commence par « Gloire à Dieu au plus haut des cieux », d'autre part il se termine, par une sorte d'inclusion, par « Dans la gloire de Dieu le Père ». Toutes les autres prières de l'hymne semblent ainsi placées dans le rayonnement de cette gloire que l'on acclame. Aussi les liturgies orientales appellent-elles le Gloria la « Grande Doxologie ».

(4) *Constitutions Apostoliques*, VIII, 13, 12-13. Cf. FUNK, *op. cit.*, p. 516 ; *Aux Sources de la Liturgie*, *op. cit.*, p. 194-195.

LE GLORIA

En tant que doxologie, le Gloria appartient à la forme la plus haute de la prière chrétienne. Devant la transcendence du Père qui habite une lumière inaccessible, devant les merveilles du salut que Dieu fait éclater parmi son peuple, devant le mystère de l'Eucharistie qui fait demeurer le Seigneur Jésus au milieu de la pauvreté humaine, l'homme ne peut que répéter : « Gloire à Dieu ! » Certes, il sait bien qu'à l'infinité de la gloire divine, il ne peut rien ajouter, rien retrancher. Mais il se souvient aussi que sa grandeur humaine consiste précisément à reconnaître et à acclamer la grandeur de Dieu, à s'ouvrir au rayonnement de cette gloire envahissante par l'Amen de toute son âme.

Comme rite d'entrée, le Gloria annonce déjà en quelque sorte la Préface, et prélude à la grande action de grâce du Canon.

L. D.

La fonction et la forme

Le Gloria est, avec le Te Deum, un des rares vestiges demeurés dans nos chants liturgiques, de l'hymnodie à strophes libres du début de la chrétienté. Le texte se rattache au chant des anges (Luc 2, 14) et a été transmis sous différentes formes dans les langues syrienne, grecque ou latine. Au Moyen Age étaient utilisées des variantes de notre texte latin, lesquelles se retrouvent dans un manuscrit de St-Gall au 9^e siècle. L'emploi liturgique du Gloria correspondait à l'origine à peu près à celui du Te Deum. Nous ne savons pas exactement quand le Gloria a été introduit dans la messe. Il semble que le pape Symmaque († 514) ait étendu son usage à toutes les messes pontificales des dimanches et des fêtes des martyrs. Au cours du 11^e siècle, il devint courant que le Gloria soit aussi entonné par le prêtre et chanté à toutes les messes de caractère solennel. Cette solennité fut encore accentuée dans le bas Moyen Age par l'invitation d'un ou plusieurs chanteurs adressée au célébrant pour qu'il entonne le Gloria, avec les paroles suivantes : « Sacerdos Dei excelsi, veni ante sanctum et sacram altare et in laude regum regum tuam amitte, supplices te rogamus. Eia, dic domine... »

Il semble que, dans la liturgie romaine, le Gloria ait été généralement chanté par le chœur des clercs entourant l'autel. On ne parle pas, dans les sources les plus anciennes, d'une participation du peuple. Puis de bonne heure, le Gloria a été transmis au chœur des musiciens : le Kyrie et le Gloria sont les premiers chants de l'ordinarium missae à nous avoir été transmis en polyphonie (en plus des adaptations polyphoniques de l'alléluia et du trait). Les plus anciennes compositions datent du début du 11^e siècle. A côté de cela, les compositions monodiques (Gloria VIII !) continuent jusqu'aux 16^e-17^e siècles. Les dix-neuf mélodies (messes I-XV et Gloria ad libitum I-IV) proposées par l'édition vaticane, simplement augmentées d'une unité dans le nouveau Kyriale, ne représentent qu'un choix parmi plus de cinquante mélodies retrouvées à ce jour.

● Les nombreuses et continuelles compositions faites sur le Gloria correspondent à son caractère d'hymne : à l'encontre du Credo, le Gloria est, par nature, un chant. Il appartient au caractère de l'hymne d'être chantée. Lorsque le Gloria entra dans la messe, cela allait de soi : il n'a pas été mis dans la messe en tant que texte, mais en tant que chant. Qu'il soit devenu un texte pouvant également être chanté est une contradiction en soi. Lorsqu'un chant, pour une raison quelconque, ne peut être exécuté, la logique n'est pas qu'il soit récité (imagine-t-on quelqu'un récitant des textes de chansons populaires au lieu de les chanter !), mais qu'il soit supprimé.

On pourrait répondre à cela qu'aujourd'hui, et pas seulement à l'église, on récite beaucoup de choses qui étaient jadis chantées. Le chant n'a plus la même « place dans la vie » que dans le passé. Et le Gloria correspond, par son genre littéraire, à une forme poétique redevenue usuelle : l'hymne à rythme libre telle qu'elle a été cultivée dans la poésie des dernières 150 années. De fait, beaucoup de gens cultivés assimilent inconsciemment le Gloria à cette forme d'hymne en rythme libre, telle qu'on la trouve chez Hölderlin ou Claudel. On considère que le Gloria est un poème de ce genre, et il est notable qu'aucun autre texte de chant liturgique n'est autant apprécié comme « chef-d'œuvre de la parole ».

Cela conduit à une autre interprétation du Gloria : l'hymne à rythme libre de la poésie moderne est du lyrisme subjectif. On la lit ou on la récite ; une récitation en commun amène un chœur parlé. On peut se demander si une autre hymne — lied ou cantique sur un texte approprié — ne répondrait pas mieux à la fonction du Gloria que sa récitation en chœur parlé. La réforme liturgique en préparation aura à dire si le rite du Gloria dans la célébration de la messe, chantée ou lue, s'en tiendra au texte actuel ou admettra des hymnes analogues.

Dr H. HUCKE

Les acteurs

Les nouvelles rubriques du missel portent les indications suivantes : le célébrant entonne le Gloria, quand il doit être dit ; il ne le dit pas privément s'il est chanté ou récité par le peuple ou la schola. Les *Directives pratiques* précisent de leur côté : « il est une prière de l'assemblée et non une prière propre au célébrant » (n° 37).

C'est donc une hymne de l'assemblée entonnée par le célébrant. On a très vite solennisé cette intonation, le célébrant tourné vers le peuple. Hymne en prose rythmée, elle fut d'abord chantée dans la forme « directe », puis la forme « alternée » a prévalu dans le genre monodique. Le Gloria XV est le type de la forme « directe », le Gloria VIII suppose l'alternance.

Cette louange alerte et joyeuse se prête à un certain développement musical. Une polyphonie surtout « homophonique » peut heureusement souligner le caractère festif de la pièce ; mais il est souhaitable qu'elle intègre la participation de l'assemblée entière.

Plusieurs solutions sont praticables : le chant en forme directe par l'assemblée seule — la forme alternée entre deux parties de l'assemblée (par exemple schola et foule). L'exécution par les clercs ou la schola est une forme à éviter. Raoul de Rivo (à la fin du 14^e siècle) se souvient encore que le Gloria de Grégoire de Rome ne comportait que peu de notes (de même le Sanctus) et il accuse les ornementations d'être l'œuvre de chantres profanes. Au 13^e siècle, Sicard de Crémone parle à son sujet de « chant du peuple ». Ensuite les mélodies se multiplient et se couvrent de tropes.

J. B.

N. B. — Le *Graduale simplex* innove en ajoutant aux Gloria Vat. XV (typique, mais certainement moins populaire au 20^e siècle qu'il put l'être dans une civilisation où sa modalité était la plus répandue), Vat. XII (excellent pour une communauté entraînée) et Vat. X (un peu plus difficile), un Gloria hispanique (n° 10) aussi beau que simple et l'ambrosien (n° 11), malheureusement dans sa forme festive dont les vocalises limitent l'usage (malgré l'Amen simple heureusement suggéré) (N.D.L.R.).

Le texte français

Chacun des mots de cet hymne antique, repris à la lyrique biblique, contribue à créer le mouvement même de la louange et ne s'explique que par ce mouvement. S'agissant donc d'une pièce lyrique, la discussion spéculative du vocabulaire ne saurait suffire. Il en va comme d'un poème, d'une peinture ou d'une mosaïque.

Ce chant exprime une sorte de relation entre le Seigneur et le peuple de la façon suivante : l'assemblée loue d'abord Dieu et le Christ, puis elle prie pour elle-même avant de reprendre la louange, comme pour se jeter éperdument dans l'immense gloire de Dieu. L'homme n'oublie pas sa condition, quand il s'extasie ; néanmoins il croit que seul Dieu peut lui donner un sens.

Ce grand mouvement « ternaire » se réalise par de petits rythmes, souvent eux-mêmes de composition « ternaire », qui est le rythme caractéristique du lyrisme populaire.

**Gloire à Dieu au plus haut des cieux
Et paix sur la terre aux hommes qu'il aime.**

En prenant appui sur ce chant improvisé par les Anges de Noël, d'après saint Luc, l'hymne pose ses bases, les deux pôles entre lesquels va se mouvoir la louange.

La gloire pour l'hébreu, ce n'était pas la renommée, mais la valeur réelle, le poids d'un personnage. Eu égard à Dieu, le mot dit l'éclat de sa sainteté s'exprimant dans ses hauts faits et ses apparitions.

La citation biblique semble ne retenir ici que la suprême révélation de Dieu dans l'homme Jésus. Oui, le Dieu mystérieux, inaccessible, tant espéré par l'homme (« Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! », dit Isaïe) s'est révélé en Jésus et il est apparu, merveille ! sur la terre aux hommes.

L'Eglise, communauté des **bien-aimés** de Dieu, s'unit à la louange incessante du ciel (cf. la préface et le Sanctus).

Désormais, Jésus-Christ est notre **paix** (cf. ce mot dans l'Agnus) et nous allons dans la paix du Christ.

Les hommes qui sont l'objet de la pitié de Dieu (cf. ce mot dans le Kyrie) ne constituent pas un clan, un ghetto, une secte. Il s'agit de tous les hommes. On a fait remarquer qu'il eut fallu l'indiquer par une virgule « les hommes, qu'il aime ». C'est vrai, mais les virgules ne se chantent pas. On a dit aussi qu'il est difficile de distinguer à l'audition entre « les hommes qu'il aime » et « les hommes qui l'aiment ». C'est vrai aussi, mais quand l'assemblée chante il n'y a pas d'auditeurs (5). D'autre part, certains regrettent « les hommes de bonne volonté ». Mais le texte inspiré dit autre chose que cette expression française, assez voisine des bonnes intentions dont l'enfer est pavé.

**Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons,
Nous te glorifions, nous te rendons grâce pour ton immense gloire.**

(5) Peut-être ôterait-on l'ambiguïté du pronom, en adoptant, comme quelqu'un vient de le suggérer : « et paix sur la terre aux hommes bien-aimés ».

On ne quitte pas des yeux la contemplation de la gloire de Dieu. Et c'est elle qui suscite notre louange, notre bénédiction, notre adoration, notre action de gloire et de grâce.

Les sentiments de louange et d'action de grâce sont semblables. C'est par ses bienfaits que Dieu est reconnu digne de louange, et la louange devient alors reconnaissance et bénédiction, et la liturgie rend gloire à Dieu et confesse sa grandeur.

Cependant la louange pense plus à Dieu lui-même qu'à ses dons, on chante parce qu'il est Dieu. Elle est bien proche de l'adoration. C'est surtout la manifestation du Christ qui provoque la louange chrétienne. Alors Jésus-Christ lui-même devient notre louange.

Bénir, c'est autre chose que marmonner des formules ou faire des gestes cabalistiques. Le dernier acte du Christ sur la terre fut une bénédiction. La bénédiction, c'est l'émerveillement devant les merveilles de la générosité de Dieu.

L'adoration est un geste de saisissement qui n'est adressé qu'à Dieu (bien que le vocabulaire mondain emploie beaucoup, aujourd'hui « j'adore »... la crème au chocolat, ce tailleur pied-de-poule) et nous disons : « Jésus-Christ est Seigneur ». L'esprit nous fait adorer en esprit. En adorant, l'être se consacre totalement : Nous sommes au Christ et le Christ est à Dieu.

Nous glorifions Dieu (1 Co. 6, 15, 19). Illuminés de la gloire du Christ par le baptême, nous sommes, dans la persécution ou la mission, comme une lumière sur le monde, et les hommes, à nos actes, rendent gloire au Père (Mt. 5, 16) à la louange de sa gloire. C'est bien autre chose que « Je suis chrétien, voilà ma gloire ».

L'action de grâce nous fait reconnaître que seul Jésus-Christ est notre action de grâce (6) comme notre louange, notre « eucharistie » (qui prend parfois le ton solennel de la bénédiction).

Bref, nous ne cessons de nous émerveiller. On dira : ne pourrait-on trouver une expression moderne qui remplace tous ces mots désuets (louer fait plutôt penser à location, à logement, à loyer ; bénir, à signe de croix ; adorer, à visite au St Sacrement ; glorifier, au « jour de gloire (soi-disant) arrivé » et aux parades militaires ; action de grâce, aux dévots qui s'isolent après la messe pour cultiver leur bon Dieu intime) ? Mais les mots ne sont pas des « choses ». Ils n'ont de sens qu'autant qu'ils recouvrent une expérience. Si l'expérience n'existe pas, aucun « mot » ne la remplacera. Mais si évangéliser consiste à faire faire l'expérience des réalités de la foi, pourquoi pas avec ces mots-là ? Ces mots reprendront vie avec le chant des psaumes, qui en sont pleins. Quant à la répétition, elle est éminemment populaire : elle caractérise l'expression de la joie et de l'amour, et le langage des enfants.

Seigneur Dieu, Roi du Ciel, Dieu le Père tout-puissant.

Ce sont quelques-uns des noms de celui à qui la louange s'adresse sous cette forme trine satisfaisante du rythme lyrique : le Seigneur Dieu qui est à la fois Souverain et Père des « hommes qu'il aime ». On rejoue l'acclamation initiale, jaillie de cette contemplation éperdue du don de Dieu.

On entend dire parfois : les vocables « roi », « tout-puissant », ne sont pas évangéliques, ils évoquent trop aujourd'hui des images historiques ambiguës. Voire ! J'ai souvent entendu mon père dire d'un homme qu'il admirait : « C'est un roi ! » D'autres parlent bien du roi du caoutchouc, du roi du pétrole ou du roi des imbéciles !

(6) On dit « grâce » et non pas le pluriel : tous les dons de Dieu sont récapitulés en Jésus-Christ.

Qui n'a entendu qualifier tel homme d'affaires ou tel politicien influent de « tout-puissant » ?

Et quand vous parlez d'une personne qui impose le respect, vous dites bien c'est un « seigneur » et vous n'avez pas idée de ressusciter le Moyen Age. Au reste, n'est-ce pas le sire d'autrefois, et le sire-soleil (avec sa grandeur équivoque, et triste sire parfois) qui ont voulu singer la puissance divine ? Et puis, si l'on a quelque raison de renâcler à donner du monseigneur à son évêque, ne s'aperçoit-on pas que « Monsieur » n'a pas d'autre sens ? Mais... il faut bien des mots pour parler.

Nous avons nommé Dieu : Père. C'est dire qu'il n'est pas seul. En effet, près de lui — les mots sont infirmes pour exprimer cette ineffable unité — près de lui, à sa « droite », à côté, sur le même rang, sur le même siège, avec la même puissance (Mt. 28), s'impose au regard du chrétien celui qui est la manifestation du Père :

**Seigneur, Fils unique, Jésus-Christ,
Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, le Fils du Père,**

Autant de titres qui essayent de dire — ou plutôt de chanter — ce qu'est le Christ : **Seigneur** et **Seigneur Dieu**, comme le Père, **Fils**, Pur don, **Fils unique**, **Fils du Père**. L'expression « Agneau de Dieu » est expliquée dans l'Agnus.

Dès l'instant où il chante le Christ, le chrétien pense à sa relation personnelle avec lui :

**Toi qui enlèves le péché du monde, prends pitié de nous,
Toi qui enlèves le péché du monde, reçois notre prière,
Toi qui es assis à la droite du Père, prends pitié de nous.**

Rythme ternaire qui paraît se répéter et ne se répète pas : la symétrie est remarquable, et fort bien venue pour une prière commune. (« Toi qui enlèves le péché du monde » est aussi expliqué dans l'Agnus).

Au Christ qui a été jusqu'au bout de la pitié — pas en parole seulement, mais en acte — on demande avec insistance, après avoir appelé sa « pitié » (cf. le Kyrie), non plus de nous regarder, nous, objet de sa tendresse fidèle, mais d'écouter et d'accueillir la prière que nous adressons bien maladroitement à Dieu — à lui qui est Dieu, égal à Dieu, « assis à droite de Dieu », non pas comme l'assesseur d'un juge, mais comme celui qui intervient à l'oreille du président en notre faveur.

En ce temps de congrès, de séminaires, de conférences, de concile, cette session à droite de... ne fait pas désuet. Même la liturgie a redonné enfin consistance à l'idée de présidence.

**Car toi seul es saint,
Toi seul es Seigneur,
Toi seul es le Très-Haut : Jésus-Christ...**

Toujours la structure ternaire. On retrouve les mots de la louange (« saint » a été expliqué dans le Sanctus)... **Très-Haut** : aucune idée de domination. Je connais un homme petit et replet dont on dit souvent, sur le ton de l' « admiration » : c'est un grand type ! Il en va ainsi de beaucoup d'images...

Et que dire de ce besoin qu'ont aujourd'hui les hommes de vouloir atteindre les limites de l'espace. Pourquoi ne dirait-on pas que Dieu est tout à la fois au sommet

(comme les rencontres au sommet ; on ne veut pas parler d'estrade élevée, et pourtant on fait des estrades aux présidents) et au-delà, au-dessus — sans pourtant cesser d'être plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes ?... Ainsi donc il ne s'agit pas de géographie, ni de cosmographie, ni d'astrologie. On finit par où l'on avait commencé : Dieu « au plus haut des cieux ».

L'inspiration de cette hymne est si biblique, elle rejoint tellement la parole inspirée, qu'il était à peine besoin de préciser que cet unique mouvement d'amour du Père vers les hommes par le Fils, et cet accueil indéfini des hommes par le Père dans le Fils, suscite sans cesse en nous le même esprit qui les anime et nous emporte à notre tour dans leur gloire commune,

Avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père. Amen.

Cl. R.

La catéchèse aux enfants

Jusqu'au 5^e siècle, c'est à la messe de Noël qu'était chanté le Gloria. Nous le reliersons, nous aussi, à l'origine de la strophe de départ en évoquant Bethléem et le passage d'Evangile qui nous l'a conservé : Luc 2, 8-14.

Remarquons le texte exact : « Paix sur la terre aux hommes qu'il aime ! » La « bonne volonté » de nos vieilles traductions n'est pas la nôtre : c'est celle de Dieu ! Heureusement pour nous !... Une seule volonté est bonne, c'est celle de Dieu. Car c'est Lui « le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut ».

Le « plus haut des cieux » sera l'occasion de corriger, une fois de plus, la conception généralement erronée et mythologique qu'ont les enfants de cette « hauteur ». La transcendance de Dieu est trop souvent, dans des cervelles de baptisés, une notion purement païenne, une sorte de vision jupitérienne : Dieu « là-haut » dans sa super-Olympe. Enseignons sans nous lasser que le Dieu « Très-Haut » est Père très bon, Fils obéissant jusqu'à la mort, Esprit vivifiant proche de nous jusqu'à être en nous. Et que le « Royaume » (où Jésus « siège à la droite du Père ») est, lui aussi, « parmi nous » (Luc 17, 20 et Mt. 10, 7).

Beaucoup de chants du père Duval aident à se rappeler ce mystère. Nous prendrons ici celui du disque Bel-Air 211 007 : « Le ciel n'est pas au bout du monde... il est juste au coin de ma rue ». Ce chant ne se contente pas d'être descriptif, il implique toute une exigence de vie, une vision des choses qui n'est pas celle du monde, un programme bien concret d'amour et de service.

Sous forme de questions, on amènera les enfants à trouver les deux états, les deux manières d'être dont Jésus lui-même dit qu'elles nous donnent l'avant-goût du Royaume. On pourra, par exemple, leur mettre le texte des Béatitudes entre les mains et les inviter à trouver les deux versets qui parlent explicitement du Royaume (Mt. 5, 3 et 10).

« La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant », dit saint Irénée. L'homme vivant, c'est l'homme qui croit et qui prie (Mt. 5, 3). Mais aussi l'homme qui aime, qui espère, qui aide à faire monter l'espérance humaine en contribuant à construire un monde meilleur (Mt. 5, 10).

♦ QUESTIONS : Le « plus haut des cieux » dont parle le début du Gloria est-il accessible aux cosmonautes ? (expliquez). Qu'en a dit Jésus ? A qui « revient » le Royaume des cieux ? Dans votre vie, qu'est-ce que cela signifie ?

C. F.